

Un souhait

Objektyp: **Preface**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **44 (1915)**

Heft 4

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

Bulletin

pédagogique

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE DE FRIBOURG

Abonnement pour la Suisse : 3 fr. — Pour l'étranger : 4 fr. — Prix du numéro : 20 ct.
Prix des annonces : 15 ct. la ligne de 5 centimètres. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. le Dr Julien Favre, professeur à l'École normale, Hauterive-Posieux.

Pour les annonces, écrire à M. L. Brasey, secrétaire scolaire, École du Bourg, Varis, Fribourg, et, pour les abonnements ou changements d'adresse, à l'Imprimerie Saint-Paul, Avenue de Pérolles, Fribourg.

SOMMAIRE. — *Un souhait.* — *La langue maternelle à l'école primaire (suite et fin).* — *Un premier discours.* — *Conférence officielle du IV^{me} arrondissement B.* — *Le Solfiateur-Pantillon.* — *Echos de l'Exposition.* — *Bibliographies.* — *Chronique scolaire.* — *Acquisitions récentes du Musée pédagogique de Fribourg.*

Un souhait

Vers la fin du mois de janvier, au plus tard dans les premiers jours de février, la rédaction du *Bulletin pédagogique* procède au dépouillement des numéros parus dans le courant de l'année précédente. Elle établit une liste minutieuse et complète des articles qui ont été insérés ; chaque collaborateur a sa colonne. Aucune communication de valeur n'est mise de côté. On fait le compte des études de première main, dont le mérite est particulier ; on calcule le nombre de pages sorties de la plume de chaque collaborateur et la considération respective de ces deux points de vue permet de fixer d'après les règles de la justice distributive la part de chacun dans le partage de la manne d'argent tombée dans la caisse de la rédaction.

Cette somme qui est distribuée — oh ! ce n'est pas le Pactole — provient de deux sources différentes : l'une est

le produit des annonces que la diligence industrielle du secrétaire est parvenue à recueillir ; l'autre est la modique allocation, que la bienveillance de M. Python, directeur de l'Instruction publique, fait voter chaque année par le Conseil d'Etat.

Cette rétribution accordée aux collaborateurs constitue surtout un acte de reconnaissance, dont le rédacteur en chef tient à s'acquitter envers ceux qui veulent bien l'aider dans l'accomplissement d'une tâche plus astreignante et plus difficile qu'on ne pense. Parmi les collaborateurs de cette année qu'il a le devoir de remercier d'une façon spéciale, il cite M. Georges de Montenach, qui n'est point membre de notre association et qui, cependant, a bien voulu accorder au *Bulletin* la primeur d'une étude d'esthétique sociale, nullement étrangère aux choses de la pédagogie, puisqu'elle traite la question importante de la construction de nos maisons d'école. Si la Société fribourgeoise d'éducation avait un certain nombre de membres qui envoient de temps à autre des études aussi sérieuses, notre revue présenterait un intérêt dont elle est peut-être privée aux yeux de certains lecteurs et que cependant nous voudrions pouvoir lui donner.

Comme les années précédentes, notre tâche a été singulièrement allégée par la précieuse et constant collaboration de M. le Dr Eugène Dévaud, professeur de pédagogie à l'Université, qui veut bien prendre des notes, recueillir et mettre en ordre les conseils et les maximes utiles qu'il rencontre dans ses lectures. Comme l'abeille vigilante et laborieuse qui va de fleur en fleur et trouve partout un peu de miel, M. Dévaud parcourt les revues ; il recueille ce qui lui paraît présenter le plus d'intérêt et de ce travail régulier de florilège naissent ces *Echos de la Presse*, que nos abonnés lisent et apprécient grandement.

A cette collaboration régulière, M. Dévaud ajoute de temps à autre la communication de travaux personnels ou dus à la plume d'étudiants universitaires, qui suivent les exercices pratiques du Séminaire de pédagogie. Il nous a remis l'année dernière trois études, dont l'intérêt d'actualité n'a pas échappé aux lecteurs : la première expose les principes de la nouvelle méthode Montessori, dont on s'inspire dans un nombre toujours plus grand d'écoles italiennes ; la seconde décrit l'organisation et fait voir l'utilité des cercles d'études ; enfin, la troisième dépeint les écoles en forêt qui existent à l'heure actuelle, leur fonctionnement et les multiples services qu'elles rendent.

Organe du Musée pédagogique, le *Bulletin* a été heureux d'avoir la primeur de la monographie historique que M. Léon Genoud a consacrée à cette si utile institution. Il faut en dire autant des quelques travaux composés par des membres du corps enseignant : l'étude de M. Henri Voilet sur les principes et l'application de la méthode Brunot et Bony ; celle de M^{lle} Golliard, sur les conditions que doit réaliser une école modèle ; celle de M^{lle} Villard, sur l'horaire des leçons ; enfin, les chroniques scientifiques que M. Wicht rédige d'une plume élégante et sûre, et qui de temps à autre rompent la monotonie des articles consacrés au même genre de sujet. Il est à souhaiter que l'exemple donné par M. Alphonse Wicht soit suivi par d'autres membres du corps enseignant ; une chronique littéraire, consacrée à l'analyse et à l'étude des principaux ouvrages parus, serait la bienvenue et comblerait une lacune que déjà le très regretté M. Horner avait remarquée et voulu faire disparaître.

Chacun a lu avec plaisir le récit piquant et alerte que M. F. Jaquet a donné de son voyage scientifique dans l'île de Corse. Puisse le *Bulletin* avoir souvent l'heureuse aubaine de publier des relations aussi intéressantes, aussi instructives et littéraires !

Au dire d'un certain nombre de membres du corps enseignant, dont l'expression des désirs est arrivée jusqu'à la rédaction, ce qui manque surtout à notre organe, ce sont des exercices pratiques sur les différentes matières du programme de l'école primaire. Pour déférer à ce vœu, nous avons accueilli avec empressement les travaux que nous ont envoyés M. Firmin Barbey, inspecteur scolaire, et M. Pillonel, instituteur à Arconciel. Nous renouvelons aujourd'hui nos instances. Il serait opportun de publier plus souvent de pareils travaux. Les membres du corps enseignant y trouveraient des types de leçons, qui leur serviraient d'exemples et leur montreraient comment on applique avec fruit les principes préconisés de la méthode analytique.

Ce désir sera-t-il exaucé ? Je voudrais qu'il soit autre chose que l'appel d'une voix clamant dans le désert et qu'il n'ait rien de commun avec la

« Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue »,

dont parle le poète à propos des vains et irréalisables souhaits.

Dans une conversation dont j'ai gardé le fidèle souvenir, un personnage haut placé me disait un jour que les gens qui n'écrivent jamais peuvent être divisés en trois caté-

gories : les modestes trop défiants de leurs forces ; les incapables dont l'ignorance est plus ou moins grande et, entre deux, la masse des négatifs, pour lesquels toute publication est inutile et qui s'excusent de leur paresse en disant : « A quoi bon » !

Pour être complet, à ces trois catégories, il faudrait peut-être en ajouter une quatrième : celle des affairés. Soyez bien sûrs cependant que cette dernière classe, comme celle des modestes, est la moins nombreuse. Je n'ai pas à examiner le cas des illettrés ; il est très simple : à l'impossible personne n'est tenu. Reste la deuxième catégorie, celle dont les innombrables adhérents forment une masse amorphe et considérable. Gens honnêtes et paisibles, ils ne supportent pas qu'on les trouble dans leur douce quiétude. La petite besogne de chaque jour suffit à leur idéal de paisible occupation et si une poussée de sève vigoureuse se manifeste, c'est trop souvent derrière une table de jeu ou dans un copieux repas qu'ils dépensent le trop-plein de leur activité cérébrale. Entre deux parties de binocle ou deux rasades d'un crû pétillant propice aux libations, ils sont d'une verve intarissable. Vrais tranche-montagnes, ils sont d'une bravoure que les exploits d'un Joffre ou d'un von Kluck satisfont à peine. Nouveaux Pic de la Mirandole, ils dissertent avec assurance sur tous les sujets et avec la même universelle compétence. A leurs yeux, aucune œuvre littéraire actuelle ne mérite les suffrages de leur admiration. Le livre du jour n'a invariablement aucune valeur et l'écrivain dont parle le journal du soir n'a que des défauts complaisamment énumérés. Ah ! si ces profonds penseurs prenaient la peine d'écrire, comme ils feraient mieux ! Le journal ou la revue qu'ils rédigeraient ne serait pas de détestables follicules comme ceux qui existent. Quelles belles choses ils seraient capables d'écrire ! Seulement, le malheur est qu'ils ne daignent pas. Si, au sortir de la séance récréative où l'on a perdu des heures entières, vous vous recommandez humblement à eux pour avoir les dix lignes d'un compte rendu, ils se dérobent en prétextant leurs multiples occupations, qui ne leur laissent aucun loisir. Passer des heures à boire de la bière, à dire des puérités ou à jouer aux cartes, cela ils le peuvent facilement sans manquer à leurs devoirs professionnels ; mais consacrer quelques instants au fructueux labeur de la composition d'une étude scientifique ou littéraire, cela leur est absolument interdit. En le leur demandant, vous êtes déraisonnable ; vous exigez l'impossible.

D'ailleurs, les gens de cette sorte ont pour principe

infrangible de ne pas faire « gémir la presse ». Ils ont la phobie de tout ce qui de près ou de loin rappelle le scribe besogneux, qui se consume à écrire, alors que son métier est d'être maçon. S'ils les connaissaient, ils ne manqueraient pas de citer les vers qu'après avoir énuméré les difficultés à vaincre pour composer un bel ouvrage, le poète met sur les lèvres de son jardinier ahuri :

« J'aime mieux mettre encore cent arpents au niveau
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordants
Prendre dans ce jardin la lune avec les dents. »

De grâce, ami lecteur, ne prêtez pas l'oreille aux propos décourageants de ces pessimistes, dont la négation fait toute la force. Laissez à d'autres le triste honneur de médire de ceux qui s'appliquent à cette forme très louable du labeur intellectuel, qu'on appelle l'écriture. Soyez sûr que le superbe dédain, du haut duquel ils considèrent toute production littéraire, est une sorte d'excuse à leur incurable paresse et quelquefois même à leur incapacité. « Moi, disait un jour avec emphase un de leurs pairs, moi, j'ai pour maxime de ne pas écrire. » — « Et d'abord, il faudrait savoir », lui fut-il répondu. Dans le cas particulier, la réponse tombait à pic ; cette réponse, je suis persuadé qu'elle porte dans un grand nombre de circonstances. Parfois, cependant, sous la glaise du mépris se cache le tort d'un autre sentiment, dont la nature est encore moins noble. On a de la peine à supporter qu'un Georges de Montenach et qu'un Gonzague de Reynold obtiennent des succès et qu'ils attirent sur eux l'attention du public lettré. On est jaloux, niaisement jaloux, et cette bassesse de sentiment, parce qu'elle est inavouable, on la recouvre avec soin du voile épais d'un haut et superbe dédain.

Encore une fois, n'écoutez pas les suggestions de ces conseillers de la paresse. Soyez plutôt des studieux. Dans vos loisirs, lisez des ouvrages qui se rapportent à la branche pour laquelle vous avez une prédilection ; mais lisez la plume à la main. Prenez des notes, documentez-vous et au contact de la pensée des auteurs de talent que vous fréquenteriez, votre esprit secouera sa torpeur. Les idées afflueront et vous éprouverez le besoin de confier à la discrétion d'une feuille de papier le fruit de vos méditations et de vos expériences, tout le résultat de votre intelligent labeur. Ne résistez pas à ce genre de tentations et parmi les efforts que vous ferez

pour donner à votre expression plus de mouvement et de vie, plus d'élégance et de clarté, vous goûterez des joies pures, nobles, élevées, des jouissances inconnues aux inféconds zoïles, qui s'enorgueillissent de leur impuissance en matière intellectuelle et littéraire.

Essayez de ce genre d'activité, membres du corps enseignant ; faites-en profiter l'organe de votre association et alors le *Bulletin pédagogique* vous deviendra cher, — cher d'abord à vous ses dévoués collaborateurs, cher aussi à tous les abonnés, qui daigneront en couper les feuillets pour cueillir les fruits de votre travail et de votre activité.

J. F.



La langue maternelle à l'école primaire

(Suite et fin.)

COMMENT APPRENDRE A L'ENFANT A EXPRIMER SES IDÉES. — Pour apprendre à un écolier à revêtir ses pensées d'une forme correcte, à les exprimer en des termes de bon aloi, deux moyens nous paraissent particulièrement féconds : *enrichir son vocabulaire, lui faire goûter de bons modèles.*

Les mots dont la vraie signification est bien connue d'un enfant ne sont pas très nombreux. Il suffit, pour s'en convaincre, de lui faire expliquer le texte d'une lecture simple : que de termes dont il ignore ou défigure le sens ! Quoi d'étonnant alors si ses phrases sont parsemées d'épithètes maladroitement, d'impropriétés grossières, de négligences, si son style est aussi sommaire qu'informe. Il ne suffit pas de moucher la lampe, il faut y mettre de l'huile ; corriger le langage, c'est bien, mais ce n'est pas assez ; il faut encore l'enrichir par de fréquents exercices de vocabulaire.

Il est nécessaire aussi d'offrir aux élèves des modèles bien choisis, des modèles qu'ils puissent saisir, qui soient écrits pour eux dans une langue impeccable et expressive. Il serait prétentieux et vain de faire briller devant leur esprit ébloui des morceaux de style noble, émaillés de fleurs de rhétorique. Nul mieux que l'instituteur ne sait ce qui est à la portée de bambins de dix à douze ans, ce qui peut être saisi et apprécié ; c'est pourquoi nul mieux que lui n'est à même de leur donner des modèles qui correspondent à leur niveau intellectuel. Petit à petit, il peut préparer ou recueillir un choix de développements modèles qui seront